

XYZ. La revue de la nouvelle

Encore une fois

Charlotte Gingras



Numéro 35, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3913ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gingras, C. (1993). Encore une fois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (35), 39–40.

ENCORE UNE FOIS

CHARLOTTE GINGRAS

Lenfant, immobile, est assise toute droite sur sa petite chaise basse. Les feuilles du vieil érable filtrent le soleil de juillet, des taches lumineuses se posent en tremblant sur le plancher de pin de la galerie d'en avant, dans les cheveux bouclés de l'enfant, sur sa robe brodée de nids d'abeilles, partout sur son corps.

Elle tient les yeux ouverts, ils sont grands, sombres, avec des cils qui font une ombre sur les joues rebondies. Elle est très jeune, trois ou quatre ans, les mains posées sur ses cuisses sont encore potelées.

Elle ne sait pas comment elle est venue là, sur le balcon, dans la lumière qui danse avec la brise. A-t-elle apporté elle-même la chaise bleue? Peut-être que sa mère lui a dit *va donc t'asseoir dehors, il fait beau, ne descends pas l'escalier surtout*. Mais elle ne s'en rappelle pas. Elle ne sait pas non plus si on est le matin ou l'après-midi. Sa tête est vide. Est-ce que maman est fâchée?

Il ne faut surtout pas bouger. Cela, elle le comprend. Elle aimerait mieux que la lumière n'oscille pas ainsi, projetant des paillettes autour d'elle et l'étourdissant. Toute son attention doit être mobilisée par cet effort de se retenir. Son front est humide, les mains moites et froides. La bouche est close, pincée, elle inspire par le nez et peu à la fois; le mouvement de la respiration dans son corps risque de brasser des liquides, des bouillies, un marais à l'intérieur d'elle.

L'enfant-statue est assise là depuis une éternité. Elle contient dans son ventre tout le mauvais qui l'habite. Elle veut croire que si elle ne bouge pas, les choses visqueuses à l'intérieur se calmeront, retourneront à leur place dans leur sac, s'accrocheront aux parois.

On la laissera tranquille. Alors elle pourra se lever, peut-être tenter de descendre sans bruit l'escalier en colimaçon, et même courir en zigzag en ne posant jamais le pied sur les fentes du trottoir : sinon, elles peuvent s'ouvrir sous les pas et on tombe en enfer.

Elle se pétrifie dans l'espoir que le mal de cœur va s'arrêter. Elle n'aura pas besoin d'appeler à l'aide, sa mère ne deviendra ni inquiète ni furieuse. Elle n'aura pas à pencher la tête dans la cuvette, et sentir cette bile verte sortir d'elle en l'éclaboussant.

Elle sent les choses gluantes remonter presque dans sa gorge, elle les repousse, elle déglutit. Son visage devient cendre, des cernes gris se dessinent sous les yeux agrandis. Il faut gagner cette bataille. Il faut se garder fermée.

Elle avale constamment, une salive comme de l'eau, qui se régénère à mesure dans la bouche, elle fait ce que son corps demande. Elle appelle la salive, elle la boit. Des gouttes de sueur perlent sur la nuque rigide, sous les cheveux. Pas un geste.

Un gargouillis, une remontée, elle va vomir, c'est chaud dans la gorge, ça veut jaillir. Elle avale, péniblement, elle ravale. Elle n'en peut plus.

L'enfant se lève en chancelant sur ses jambes. Elle sait qu'il lui reste très peu de temps. Elle ouvre la porte, elle s'engage et tangué dans le corridor, un long tunnel sombre jusqu'à la cuisine. Elle murmure *maman, je suis malade, je vais vomir*.

La mère se précipite avec elle à la toilette, l'enfant s'accroupit, s'agrippe au rebord de la cuvette, la mère lui tient la tête fermement, elle dit d'une voix sourde *mais qu'est-ce que tu as, qu'est-ce que tu as...*

L'enfant à genoux se résigne, elle a perdu. Le spasme s'en vient et la secouera toute, elle perdra contrôle. Encore une fois, il va falloir mourir.

XYZ